

Interrogations sur la recherche

Les difficultés qui se sont présentées pour moi tout au long des enquêtes de terrain n'ont pas été résolues d'emblée : un certain nombre d'insatisfactions survenaient à propos d'une enquête ; de ces insatisfactions naissait une nouvelle enquête, qui elle-même créait de nouvelles insatisfactions, et ainsi de suite... Par conséquent, je vais exposer les débats auxquels j'ai été confronté tout au long de cette recherche, et indiquer les choix qui ont été opérés à propos de chacun de ces débats, débats vécus et non simple répertoire de lieux-communs.

1 - Débat entre l'enquête monographique et l'étude thématique.

Ce débat a déjà été fort bien exposé par J. COPANS dans :

"La monographie en question".

Cependant, dans le cas vécu, il n'y a pas eu réellement choix, puisque la monographie de village a été le cadre retenu par l'ensemble de l'équipe travaillant dans le Bassin Arachidier. Le danger du "monographisme" était en partie contre-carré par le fait qu'une problématique commune avait été posée pour l'ensemble de l'équipe, et que les différentes monographies de village prenaient place dans une étude comparative globale.

Néanmoins, dans le cas précis des Serer, la seule référence aux exemples wolof mourides s'est révélée insuffisante pour comprendre le fonctionnement de l'organisation économique villageoise : une vérification étendue à l'ensemble des pays Serer s'est révélée nécessaire.

2 - Débat entre l'analyse micro-économique et l'analyse macro-économique.

Le choix de la monographie villageoise comme cadre d'enquête a entraîné un autre danger : celui d'éluder les problèmes économiques à l'échelon national et à l'échelon international ; or, la détermination du cours de l'arachide, par exemple, qui influe directement sur les choix économiques villageois, se produit au niveau international.

Je dois avouer avoir été longtemps victime de cette tendance et avoir cherché à m'informer sur mon terrain. Cependant, des discussions avec des chercheurs du Centre d'Etudes d'Afrique Noire de Bordeaux, qui s'intéressaient, du point de vue de la science politique, au problème du "relais" entre le gouvernement central et les villages de l'intérieur, m'ont amené à me poser le même problème du point de vue de la science économique : comment la politique économique gouvernementale parvient-elle à l'échelon local ? par quels

intermédiaires ? selon quelles déformations ? dans quelle mesure est-elle appliquée ? par quels organes le gouvernement perçoit-il les désirs de l'intérieur du pays ?

Sans être parvenu à répondre à l'ensemble de ces questions, il a été intéressant de se les poser à partir d'un exemple précis et vivant tel que la Loi sur le Domaine National (réforme foncière).

Ainsi, le débat classique entre analyse micro-économique et analyse macro-économique s'est transformé en une interrogation sur les interactions entre l'échelon international, l'échelon national et l'échelon villageois.

3 - Débat entre le quantitatif et le qualitatif.

Il ne s'agit à proprement parler, d'un véritable débat, puisque l'ensemble des membres de l'équipe avait opté pour l'emploi simultané des deux méthodes : relevés quantitatifs et entretiens (qualitatif).

Mais, ce faux problème m'a conduit à établir une distinction très nette entre deux ordres de faits :

- les "opinions" telles que les exprimaient les différents habitants du village au cours des entretiens (la norme).

- les faits mesurés, tels qu'ils résultaient des relevés quantitatifs.

Cette distinction, déjà opérée par GODELIER entre la "loi" et la "règle", s'est révélée très riche, d'une part, comme méthode d'enquête de terrain, parce qu'elle m'a enseigné à confronter différentes "versions" selon des interlocuteurs différents, et non pas à me contenter d'une "version officielle", et, d'autre part, comme méthode de recherche, car les oppositions qui existent entre les affirmations péremptoires et les faits mesurés sont révélatrices de conflits latents, et donc de dynamismes à l'oeuvre, dans la vie économique villageoise.

4 - Débat entre l'enquête de terrain et la réflexion théorique.

Le chercheur vivant dans un Centre de l'ORSTOM dans un pays non tempéré est tiraillé entre les exigences contradictoires de plusieurs "communautés scientifiques" dont il relève :

- d'une part, les communautés scientifiques métropolitaines dont l'"attente" est axée pour l'essentiel sur des problèmes d'ordre théorique

- d'autre part, les "communautés scientifiques" locales dont les attentes sont différentes : les organismes nationaux et les sociétés d'études, qui demandent plutôt des résultats concrets permettant de passer directement

à l'action ; les Centres de l'ORSTOM où s'exerce une pression très forte pour valoriser le "chercheur de terrain" ; enfin, l'université, qui reste le seul refuge pour le chercheur préoccupé de problèmes d'ordre plutôt théorique.

Pour l'essentiel, le chercheur est pris dans une contradiction entre l'attente de sa direction scientifique en métropole (attente d'ordre plutôt théorique) et la pression exercée à son insu dans les centres extra-métropolitains (valorisation de l'"homme de terrain").

Dans ces conditions, il est difficile d'établir des règles générales ; personnellement, j'avais adopté un rythme rapide : courts séjours sur le terrain, courts séjours en bureau. Toutefois, il ne faut pas oublier que le travail de bureau est consacré en grande partie au dépouillement, au classement et à l'exploitation des données de terrain. Finalement, on en arrive à cette conclusion que très peu du temps de travail d'un chercheur est consacré à la réflexion théorique ! (et encore fais-je entrer l'information bibliographique dans le temps imparti à la réflexion théorique !)

A ce débat, s'en superpose un autre : quand estimer que les enquêtes de terrain sont terminées ? Chaque enquête faisant naître de nouvelles insatisfactions, c'est autoritairement (et non rationnellement) que j'ai décrété la fin du travail de terrain. Il en sera de même pour la réflexion théorique et la rédaction de synthèse.

5 - Débat entre la participation et la distanciation.

Le chercheur de terrain doit-il chercher à vivre exactement comme les habitants du village, pour mieux comprendre ce qui s'y passe, ou doit-il, au contraire, être un observateur purement extérieur ?

Je pense qu'il n'y a pas de solution valable uniformément : chacun réagit en fonction de son tempérament personnel ; l'essentiel est que la solution retenue l'aide à conserver un certain équilibre qui lui permette de faire face à différentes situations.

Quelle que soit cette solution, s'ouvre aussitôt un "jeu" entre trois personnages : le chercheur, l'enquêteur-traducteur et l'informateur. Chacun des protagonistes a des intérêts différents à ce jeu :

- le chercheur : la recherche d'une certaine "vérité", qu'il croit objective.

- l'enquête-traducteur } L'affirmation de la prééminence de leurs
- l'informateur } propres clans dans la vie villageoise.

A mon insu, le chercheur est "manipulé" dès le départ (choix d'informateurs préférentiels par l'enquêteur-traducteur, etc...), et, s'il n'y prend pas garde, il ne lui sera présenté qu'une "version officielle", présentant un aspect idyllique de la vie villageoise. Ce n'est donc que progressivement que j'ai découvert qu'il n'y avait pas de vérité unique, mais seulement des versions contradictoires, et que tout l'intérêt de la recherche de terrain est dans la confrontation de ces versions contradictoires.

6 - Débat entre l'empirisme et le rationalisme.

Deux attitudes s'opposent sur la façon dont il faut affronter le terrain :

- l'attitude empiriste, pour laquelle "les faits parlent d'eux-mêmes" ; le chercheur ne devient plus qu'un simple "enregistreur" de faits.

A quoi il est aisé de répondre que le chercheur opère, consciemment ou inconsciemment, une sélection dans les faits qu'il recueille.

- l'attitude rationaliste, pour laquelle il ne faut aborder le terrain qu'à l'aide d'une problématique préalablement construite. Le danger de cette attitude vient de ce que cette problématique préalable est parfois si bien construite que les faits recueillis sur le terrain viennent d'eux-mêmes occuper une place assignée à l'avance : à la limite, on n'enregistre aucun fait nouveau.

L'attitude adoptée a été l'intermédiaire entre les deux précédentes : le terrain a été abordé à l'aide d'une problématique assez vaste (le processus d'adaptation des ressources aux besoins) pour permettre l'intégration de faits nouveaux, peu ou pas signalés dans la littérature consacrée au Serer : il en a été ainsi en ce qui concerne les "dons", phénomène économique peu important sur le plan purement quantitatif, mais capital au plan de la signification sociale.

Ce débat conduit à un autre débat qu'il ne faut pas éluder sous prétexte qu'il est gênant : le débat entre la "recherche pure" et l'"engagement politique".

On peut opposer, en effet, la rigueur de la recherche scientifique à un certain dogmatisme nécessaire pour l'engagement politique ; on aurait ainsi deux attitudes contradictoires, ce qui conduirait à justifier le non-engagement politique des chercheurs. Mais les choses ne sont pas si simples : en sciences humaines, et en sciences économiques notamment, les débats scientifiques sont aussi des débats politiques. Même si le chercheur s'oriente vers un thème apparemment non politique, il y a choix, conscient ou non, ne serait-ce que de ne pas vouloir poser des questions politiques.

Est-ce à dire que le chercheur doit être un militant politique ? Je ne pense pas que ce soit là une obligation : plus simplement, le chercheur doit être conscient qu'il est un rouage parmi d'autres, et que ses choix ont des implications politiques, qu'il le veuille ou non, et cela parce que son travail sera une contribution à la réflexion globale sur les sociétés actuelles.

7 - Débat sur la finalité de la recherche.

Le but des études effectuées par les chercheurs de l'ORSTOM peut être

- ou bien, l'on vise à une utilité pratique immédiate, en fournissant des statistiques utilisables par les administrations locales et par les organismes de vulgarisation.

Ce faisant, on a conscience d'oeuvrer, pour si peu que ce soit, à l'amélioration économique des pays sous-développés.

Mais, si ces statistiques n'étaient utilisées que par des sociétés d'études étrangères au pays sous-développé que l'on pense aider, n'aurait-on pas alors soi-même aidé au "fonctionnement" de ce pays par les dites sociétés étrangères ?

- ou bien, l'on vise à la remise en question des concepts de la théorie du développement, en pensant qu'à long terme il pourrait y avoir une modification dans les relations économiques internationales...

Dans ce cas, on se voue à une inefficacité totale pour le temps présent.

Le débat n'est pas facile à résoudre, car travailler avec la perspective que ce qu'on fait ne servira peut-être jamais à rien est assez frustrant au plan personnel. Aussi, dans un premier temps, j'ai choisi le souci de l'efficacité, pour aboutir, dans un second temps, à l'autre attitude.

8 - Ultime débat : qu'est-ce-qu'être scientifique ?

Une réponse à cette question, couramment entendue dans les centres extra-métropolitains, est la suivante : être scientifique, c'est être statistique.

Je ne suis pas d'accord avec une conception aussi étroite de la recherche scientifique : tout d'abord, parce que la statistique est une technique qui nécessite une excellente formation si l'on veut parfaitement la maîtriser : or, tous les chercheurs n'ont pas forcément reçu une formation très poussée dans ce domaine ; ensuite, parce qu'il s'agit d'une technique

d'analyse adaptée aux grands nombres, mais totalement inadaptée pour explorer une réalité méconnue : or, les faits économiques recueillis sur le terrain sont, bien souvent, des faits mal connus et mal définis.

Personnellement, je serai partisan d'une conception plus vaste de la recherche scientifique :

être "scientifique", c'est être le plus rigoureux possible aux différentes étapes d'une recherche, notamment en remettant sans cesse en question les évidences, les préjugés, les "pré-notions", les "convictions non discutées" (BACHELARD) (1)....

La conséquence fatale d'une telle attitude est que, bien souvent, le problème traité à l'arrivée n'est jamais celui qui avait été posé au départ pour la simple raison que le problème têt qu'il avait posé au départ était encore tout imprégné des pré-notions de la pensée courante, et que toute la recherche consistera à éliminer graduellement ces pré-notions !

(1) Une telle conception doit beaucoup à des discussions avec des chercheurs du Centre ORSTOM de DAKAR, et notamment G. ROCHETEAU.